

*Pierre-Alain GASSE*



*The  
Indonesian Maid*

*Novella singapourienne*

Pierre-Alain GASSE

# The Indonesian Maid<sup>1</sup>

Novella singapourienne

---

<sup>1</sup> L'employée de maison indonésienne.

*Photo de couverture : Woman with green scarf dancing, by Riza Nugraha,  
2008 Creative Commons Attribution 2,0 Generic*

# I

## Nouvel horizon

Le ferry croisait dans Singapore Strait en direction du terminal de Tanah Merah. Décembre s'achevait sous des nuages poussés par les vents de sud-est. Accoudée au bastingage, une jolie indonésienne aux cheveux courts, vêtue à l'europpéenne, observait l'horizon, sa valise à ses pieds, cherchant du regard les gratte-ciels de la cité-état. La brume matinale ne permettait pas encore de distinguer la côte. Le navire était poussif. De multiples couches de peinture bleue et blanche tentaient de tenir la rouille en respect, mais celle-ci pointait partout. Il n'y avait pas beaucoup plus de quarante mille nautiques entre son port d'embarquement et sa destination ; pourtant, c'est un autre univers qu'elle s'apprêtait à découvrir, le cœur à la fois oppressé d'angoisse et gonflé d'espoir.

Partir avait été si difficile !

Tout laisser, maison, famille, patrie, sans espoir de retour avant deux ans, peut-être, dans son lointain village natal de Sumatra. Tel était le

contrat signé avec l'agence qui lui avait trouvé ses futurs employeurs. Quand on est sans attaches, célibataire encore, c'est déjà difficile de tout laisser ainsi. Mais divorcée avec une adolescente à charge qu'elle avait dû mettre en pension, cela devenait un nœud au ventre quasi-permanent. Elle n'avait pas fermé l'œil la nuit dernière. Et bien peu dormi depuis la réception de son contrat, une semaine auparavant. Mais pour l'instant, l'excitation de l'inconnu l'empêchait encore de ressentir la fatigue.

Finies pour elle les interminables journées de travail dans la restauration. La cuisine, c'était sa vocation, mais ce métier n'avait pas d'horaires et sur les sites touristiques, c'était pire encore qu'ailleurs. Le client devait pouvoir s'alimenter à toute heure. Et à Bandung Pinang, pas question d'une équipe de jour et d'une équipe de nuit, non. Dans le *food court*<sup>2</sup> où elle travaillait, il fallait assurer fabrication et service de sept heures du matin jusqu'à minuit. Dix-sept longues heures debout dans la chaleur des fourneaux ou la

---

<sup>2</sup>Lieu de restauration, généralement situé au centre d'un regroupement de restaurants rapides. Ce lieu est en libre accès et permet aux commerçants de gagner de la place et de ne pas s'occuper du service. L'espace est généralement confié à une société de sous-traitance qui s'occupe de l'entretien du lieu. (d'après Wikipedia).

promiscuité de la salle et du trottoir, c'était selon. Travailler chez des particuliers, cela ne pouvait être que mieux, pensait-elle.

Elle aurait souhaité entrer au service d'expatriés européens, mais on lui avait fait comprendre qu'il fallait d'abord faire ses preuves chez des Chinois quand on était comme elle sans expérience en tant que *maid*. Hélas, c'étaient de loin les employeurs les plus intraitables : exigeants au dernier degré, méprisants voire carrément racistes, mauvais payeurs, et le pire pour elle, toujours à vous crier dessus, surtout les femmes, de leur voix haut perchée. Elle n'aimait pas beaucoup les Chinois.

Le ferry avait infléchi sa course en direction de la côte sud-est de Singapour. La houle de travers tapait contre la coque et soulevait des gerbes d'embruns. Elle en sentait le sel sur sa peau. Un léger mal au cœur dû à ce roulis l'avait saisie. Son estomac était trop vide et elle n'avait jamais eu le pied très marin. Seulement voilà, le ferry coûtait plus de trente dollars singapouriens et en roupies cela représentait déjà une petite fortune pour elle, alors l'avion, hors de question ! Elle opéra un bref calcul de tête : un million cinq cent mille au bas mot ! Deux mois et demi de son salaire passé !

Puis elle songea qu'avec les quatre cents dollars mensuels, nourrie logée, qu'elle allait gagner à présent, ses conditions d'existence et celles de sa famille allaient changer du tout au tout ! Le sourire revint sur son visage. Allons ! Cela valait bien quelques désagréments : ce mal de mer, ces Chinois... Elle imagina le sourire de ses parents lorsqu'ils recevraient les mandats qu'elle leur enverrait. Elle n'aurait plus à mendier des délais de paiement pour le pensionnat de sa fille. Sans compter les économies qu'elle comptait bien mettre de côté pour un jour rentrer au pays et réaliser son rêve : tenir son propre restaurant !

Un doute la saisit soudain. Avait-elle bien tous les papiers nécessaires à son entrée dans le pays ? Elle ouvrit son sac, y cherchant avec fièvre son passeport international et le visa qu'elle avait mis si longtemps à obtenir, son contrat de travail, sa carte d'embarquement. Ouf ! Tout était là. Elle referma avec soin la fermeture à glissière.

La côte se dessinait à présent dans un ciel rosissant. Elle voulut y voir un signe et se retourna. Les silhouettes menaçantes des tankers et porte-conteneurs dont ils avaient coupé la route avec appréhension, s'alignaient dans le lointain.

À l'approche du Terminal, le capitaine du ferry fit retentir sa sirène.

Le navire manœuvra lentement pour s'approcher du quai. Lorsque les bouées de caoutchouc entrèrent en contact avec la jetée, deux marins sautèrent à terre pour passer les aussières autour des bittes d'amarrage.

Dix minutes encore, le temps qu'on abaisse les passerelles, et elle mettrait le pied sur sa nouvelle terre. Elle empoigna sa valise et se prépara à descendre avec la foule des touristes où se mêlaient quelques immigrants comme elle.

Prenant une longue inspiration, elle tenta de se rassurer d'un souhait murmuré : *Good luck, Ratih !*<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup>Bonne chance, Ratih !





## II

### *Selamat Datang !<sup>4</sup>*

À l'extérieur de la gare maritime, Ratih sortit de son sac le plan du Métro imprimé avant son départ. On était samedi et son contrat prenait effet le 1<sup>er</sup> janvier, dans deux jours. Le rendez-vous avec son nouvel employeur était à neuf heures dans les locaux de l'agence de recrutement, en centre ville. D'ici là, pour se loger, elle avait réservé un lit dans un hôtel bon marché du quartier indien. Mais deux nuits, cela représentait quand même un sacré trou dans son budget d'émigrée. Elle étudia le trajet pour s'y rendre : treize stations et deux changements depuis Tanah Merah. Mais cet arrêt était encore loin. À pied, n'allait-elle pas se perdre ? Venue une fois à Singapour pour une excursion sur l'île touristique de Sentosa, il y avait plusieurs années de cela, elle ne connaissait rien de la ville. Elle se résolut

---

<sup>4</sup>Bienvenue !

à héler un taxi. Dix minutes plus tard et sept kilomètres plus loin, celui-ci la déposait devant la bouche du MRT<sup>5</sup>.

La station rutilait : du marbre au sol et sur les murs, des escalators silencieux, des lumières tamisées, une musique de fond. Pas un papier par terre. Ni mendiant ni poivrot à l'horizon. Et surtout, de l'espace, énormément d'espace. Un pass à douze dollars entama un peu plus son budget. Le présentant avec quelque appréhension au portillon automatique, celui-ci s'ouvrit et elle put descendre sur le quai de l'East West Line.

Des panneaux lumineux clignotaient pour annoncer l'arrivée imminente du train. Des parois protectrices de verre s'écartèrent. Au sol, devant chaque porte, des traits de peinture jaune et des inscriptions enjoignaient aux voyageurs de se ranger sur le côté pour laisser descendre avant de monter. La discipline des gens l'étonna. Dans la rame articulée dont toutes les voitures communiquaient, deux rangées de sièges se faisaient face. On aurait pu manger par terre. La climatisation la fit frissonner. Elle sortit un châle de son sac et s'en couvrit les épaules.

---

<sup>5</sup>Mass Rapid Transit : système de transport sur rail de la ville de Singapour, inauguré en 1987.

Ayant trouvé un siège, elle scruta la signalétique : dans quatre stations, son premier changement pour prendre la Circle Line. Puis trois stations avant d'emprunter la North East Line jusqu'à sa destination. Allons, cela ne semblait pas si compliqué ! Mais le TransJakarta dont son pays était si fier, à côté, c'était le Moyen Âge !

L'entourait une foule bigarrée de Chinois, Indiens, Malais, Sri Lankais, Indonésiens et divers passagers à la peau blanche dont elle était incapable de déterminer l'origine : Européens, Américains, Australiens ? À ses yeux, tous ceux-là se ressemblaient. Quand à leurs accents, impossible de les préciser. Elle remarqua que nul ne dévisageait quiconque. On lui avait dit qu'ici les communautés vivaient en bonne harmonie. Elle voulut le croire.

Tout ce modernisme l'avait oppressée et, à son arrivée dans Little India, sa poitrine s'allégea soudain d'un poids. Elle retrouvait un décor, des costumes, des odeurs, qui lui étaient plus familiers. Au détour d'une rue, un temple et la figure apaisante de Ganesh. Des femmes en saris chatoyants. Des effluves parfumés de gingembre, cumin, curcuma. S'étant adressée dans un anglais châtié à la réceptionniste de son hôtel pour

routards, elle s'entendit souhaiter la bienvenue dans sa langue régionale : *selamat datang di Singapura*. Le sourire lui revint alors.

Elle avait retenu l'établissement le moins cher, mais le lieu lui parut propre. C'étaient des dortoirs de huit lits, superposés deux par deux. Une chance, il était tôt, aucun n'était encore occupé. Une couchette supérieure, près de l'unique fenêtre de la chambre, fut son choix. Sur le palier, il y avait des consignes métalliques pour sacs et valises. Parfait. Elle se rafraîchit dans la salle de bains, qui était spartiate, mais correcte, fit son lit, mit sa valise en sûreté et s'apprêta à partir en repérage.

Il lui fallait localiser son agence de recrutement sur Orchard Road, principale artère commerçante de la ville, et calculer son temps de trajet pour être à l'heure lundi. Ensuite, place à un peu de tourisme. C'est qu'elle devrait attendre un hypothétique *day off*<sup>6</sup> pour retrouver cette liberté. Entre-temps, ses sorties se limiteraient sans doute aux courses, et encore, peut-être pas.

En vingt minutes à pied, elle atteignit la Mecque du luxe. Aucun domaine ne manquait à l'appel. Toutes les grandes marques mondiales étaient là. Vêtements, bijoux, parfums, meubles, déco, voitures... : Gucci, Dior, Vuitton, Saint-

---

6 Jour de congé.

Laurent, Versacce, Burberry, Rolex, Longines, Lancia, Mercedes, Maserati, Ferrari, etc., etc. Une litanie enivrante. Tous ces noms qui pour elle n'étaient que des publicités détaillées avec envie dans des revues feuilletées à la sauvette, s'étaient sous ses yeux ébahis, dans des décors de marbre, de verre et d'acier. Les étiquettes, quand il y en avait, affichaient un nombre de zéros à faire tourner la tête.

Elle resta en arrêt un long moment devant la cathédrale de marbre rose de Ngee Ann City, un énorme centre commercial, dont les deux tours dominaient le paysage. C'était la période des fêtes et, à défaut de véritables sapins de Noël, des répliques gigantesques, de plastique, de métal, de verre, avaient poussé sur les trottoirs, devant les principales enseignes.

Après un rapide aller-retour de part et d'autre de la partie centrale de la rue, elle trouva assez facilement au numéro 304 la plaque de son agence. Ses bureaux occupaient plusieurs étages au-dessus d'une grande enseigne de la consommation.

Son estomac criait famine. Mais déjeuner dans ce quartier visiblement destiné aux riches ne serait-il pas ruineux ? Alors, elle s'en retourna vers Little India et dans la première échoppe

venue, pour trois dollars cinquante, engloutit une *laksa*<sup>7</sup> de poulet brûlante, tout en réfléchissant à ce qui l'attendait le lendemain.

Sa plus grande crainte, c'était cette énorme maison de béton, verre et acier sur Sentosa, de l'autre côté du terrain de golf, qu'on lui avait montrée en photo. Si elle était seule, comment faire pour entretenir ces trois étages, préparer les repas et s'occuper du fils unique de la maison ? Impossible ! Et la station de métro la plus proche qui était à près de trois kilomètres !

Sa seconde crainte, c'était d'être soumise à l'autorité maniaque et méprisante d'une aïeule, ce qui est si fréquent dans les familles chinoises où la cohabitation des générations est la règle.

Sa troisième crainte, c'étaient ses conditions de logement en tant que *live-in maid*<sup>8</sup>. Elle avait entendu dire que certaines familles n'hésitaient pas à loger la leur dans le *bomb shelter*,<sup>9</sup> un réduit

---

7Soupe asiatique de nouilles épicées. Principalement consommée en Malaisie, Indonésie et Singapour. C'est une soupe riche et complète à base de lait de coco, de nouilles, de crevettes, de poisson ou de viande, parfumée de pâte de curry, de piment, de citronnelle et de coriandre. (Wikipedia).

8 Employée de maison logée sur place.

9 Abri anti-bombes, obligatoire dans les logements neufs depuis 1997.

sans fenêtre, menu d'une porte blindée à cabestan ! Elle était un peu claustrophobe et ne pourrait supporter de telles conditions.

Bien d'autres craintes encore l'habitaient, mais à quoi bon les détailler et s'angoisser davantage ? Demain serait un autre jour.





### III

#### Rencontres

Comme bien des matins singapouriens – apprendrait-elle avec le temps – lorsqu’elle s’éveilla, le soleil filtrait à travers des nuages d’aspect inoffensif. Ses premiers rayons dessinaient sur la porte de la chambre la claire-voie du store demeuré entre-ouvert. Un instant, elle eut l’impression d’être en cage. Allons, c’était le grand jour. Le premier de sa nouvelle vie. Il ne fallait pas s’attarder à des présages ridicules.

Ses compagnons de chambrée dormaient encore. Elle se leva sans bruit pour aller prendre sa douche. Puis choisit avec soin sa tenue. Ordinairement vêtue d’un short et d’un T-shirt, elle opta ce jour-là pour un sarong en coton imprimé plus traditionnel et une tunique à manches courtes. Le tout dans un camaïeu de tons bruns et or discrets. Et ses sandales de cuir fauve. Il fallait ressembler le plus possible à l’image que

l'on attendait d'elle. Ensuite, elle aviserait. Pas de maquillage, donc, aujourd'hui. Déjà, peut-être ses cheveux courts à l'européenne paraîtraient-ils déplacés. Elle envisagea de mettre un foulard et décida finalement que non.

Dans la rue, elle se paya un café, mais ne put rien avaler de plus. Alors, elle refit à pied son trajet de la veille jusqu'au 304 Orchard Road.

À neuf heures moins le quart, elle prit l'ascenseur jusqu'au douzième étage de l'immeuble, posant avec appréhension le doigt sur le chiffre 12. Cette cage mobile ne lui disait rien qui vaille. Mais elle n'eut pas le temps de s'attarder là-dessus. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvrirent sur un hall majestueux où une hôtesse renseignait les visiteurs :

— Bonjour. Je suis Ratih. J'ai rendez-vous avec M. Wu.

La jeune fille, en tailleur fuchsia, arborait un sourire commercial rehaussé par un rouge à lèvres brillant du plus bel effet. Feuilletant un listing, elle répondit, avec une inclinaison du buste :

— Tout à fait, Miss Ratih. Veuillez prendre un siège. Je vais prévenir M. Wu de votre arrivée.

Une porte dissimulée dans la cloison de bois précieux qui se trouvait derrière elle, la fit disparaître. Un temps qui parut interminable à Ratih s'écoula. Puis, l'hôtesse réapparut :

— Suivez-moi. M. Wu vous attend.

Les deux femmes empruntèrent plusieurs couloirs, puis enfin, on la fit entrer dans un bureau immense. Derrière une table de verre et d'acier, où trônaient plusieurs téléphones, un petit homme, au cheveu rare, les yeux perçants chaussés de lunettes rondes à reflets bleus, dépassait à peine du fauteuil de cuir blanc dans lequel il était assis. M. Wu était chinois et n'avait pas d'âge. C'était le patron de l'agence. Ratih s'immobilisa à quelques mètres du bureau et s'inclina sans piper mot.

— C'est bien, vous êtes à l'heure. M. et Mme Chang vont arriver dans quelques minutes. Juste le temps de vous expliquer les termes de votre contrat. Asseyez-vous.

Ratih posa le bout de ses fesses sur le fauteuil qui se trouvait derrière elle.

M. Wu sortit d'une chemise posée devant lui, quelques feuillets dont il commença la lecture d'une voix monocorde et nasillarde. De temps à autre, il levait le nez et cherchait le regard de

Ratih pour s'assurer qu'elle avait bien compris le sens de tel ou tel article. Celle-ci se contentait d'assentir sans mot dire.

En résumé, tout juste si ses employeurs n'avaient pas droit de vie et de mort sur elle. Elle serait payée au tarif minimum de quatre cents dollars négocié récemment par le gouvernement et et aurait deux dimanches de liberté par mois. Son assurance médicale serait payée par ses patrons ainsi qu'un billet d'avion tous les deux ans pour retourner chez elle pour une durée d'un mois. Sa famille ne pourrait pas lui rendre visite chez ses employeurs. Mais elle aurait le droit de recevoir du courrier. Elle devrait faire le ménage, les courses, la cuisine, conduire et aller chercher le fils de la maison à l'école, surveiller ses devoirs et ses différentes activités.

Ratih parapha et signa chacune des pages du contrat qui lui donnait le statut envié de FDW<sup>10</sup> et vit que M. Wu faisait la grimace devant son écriture soignée. Il s'était adressé à elle dans un anglais rapide et avait pu constater qu'elle n'avait aucune difficulté de compréhension. Le principal avantage des indonésiennes, c'est qu'elles étaient moins chères, parce que leur niveau d'anglais

---

10 Foreign Domestic Worker : employé(e) de maison étranger ; l'un des nombreux permis de travail réglementés existant à Singapour.

était censé moindre. Aurait-il affaire avec à une tête bien pleine, une marie bas-bleu ? Il ne manquerait plus que ça. Non, vu ses origines, cela ne se pouvait. Il releva la tête.

Ratih se tenait droite, sur le bord de son fauteuil, les yeux baissés. Allons, elle serait comme les autres, docile à souhait, trop heureuse d'échapper à sa misérable condition pour goûter au miracle économique singapourien. Il ne fallait pas qu'il se plante. M. Chang appartenait à l'une des plus puissantes familles de la presqu'île. Et possédait la principale chaîne de supermarchés du pays. Non, il n'avait pas le droit à l'erreur.

Une sonnette tinta. L'hôtesse entra suivie de deux personnes. Jeunes. Ratih eut peur tout d'abord qu'elles fussent plus jeunes qu'elle. Elle se leva. La femme, passe encore, mais le maître, ce serait gênant. Chinois, tous les deux, ils étaient grands et beaux. Élégamment vêtus de soie, à l'européenne. Un costume bronze pour le maître, sur une chemise ouverte qui laissait voir un collier aux lourds maillons d'or. Un tailleur vert olive pour Madame sur un corsage de soie grège, escarpins et pochette assortis, les cheveux relevés en un chignon banane et deux rangs de perles autour du cou. Les lèvres fines, les ongles des mains et des pieds étaient soigneusement laqués d'un rouge presque noir.

Des gens aussi bien vêtus, Ratih n'en avait vu qu'au cinéma. Elle ne savait quelle conduite adopter. Ce furent ses maîtres qui s'approchèrent pour la saluer. Une poignée de main franche et cordiale, lui sembla-t-il. Elle-même prolongea ce salut en portant sa main droite à son cœur.

M. Wu s'était levé. Il indiqua un siège à ses hôtes. Tout le monde se rassit. M. Wu poussa vers M. et Mme Chang les feuillets du contrat et leur tendit un stylo-plume. L'un après l'autre, ils signèrent et paraphèrent les différentes pages de leurs idéogrammes et y ajoutèrent la transcription en pinyin, la romanisation usuelle du mandarin. Puis M. Chang, poussa vers M. Wu un chèque muni de plusieurs zéros. Celui-ci le lissa de la main et les deux hommes échangèrent un regard entendu.

La partie formelle de la transaction était achevée. L'hôtesse avait apporté du thé et du café dans la partie salon du bureau et M. Wu y entraîna tous les participants.

La conversation prit alors un tour anodin, presque mondain. Instinctivement, Ratih aida l'hôtesse dans le service du thé et du café, ce que M. Wu et M. & Mme Chang parurent apprécier grandement. Puis, les questions pratiques arrivèrent :

— Où sont vos bagages, Ratih ?

— À la consigne de l'hôtel, Monsieur. 531 Serangoon Road.

— Très bien. Notre chauffeur passera les prendre tout à l'heure. Pensez-vous pouvoir préparer le repas de midi ? Notre précédente cuisinière nous a quittés hier soir. Elle avait fait les courses.

— Aucun problème, Madame, Monsieur. Combien serons-nous ?

— Nous deux uniquement. Plus vous et le chauffeur. Notre fils déjeune à la cantine. Vous avez carte blanche.

— Très bien. Merci.

Ratih se rasséra. Dès qu'il était question de cuisine, elle ne craignait plus rien ni personne. Elle se sentit plus légère, tout d'un coup. Allons, cela ne s'était pas si mal passé !

Il n'était pas dix heures, lorsque Ratih monta à côté du chauffeur dans la limousine qui attendait en bas des bureaux, Monsieur et Madame Chang prenant place à l'arrière. Sur un signe, la Rolls Royce démarra. C'est à peine si l'on entendait le moteur et les fauteuils de cuir beige s'adaptaient à votre morphologie.



Les riches ont de drôles de jouets pensa Ratih en fermant les yeux quelques instants pour mieux savourer ce luxe si nouveau pour elle.

## IV

### Ocean Drive

Ratih n'avait jamais rien vu de tel. L'extrémité sud de l'île de Sentosa était un dédale de canaux et d'îles artificielles où s'était édifié tout un quartier pour millionnaires. Sur des parcelles de quelques centaines de mètres carrés, voisinaient de luxueuses villas de deux ou trois étages dont la surface habitable équivalait à celle du terrain sur lequel elles étaient bâties. Chacune avec sa piscine, cela va sans dire, son ascenseur intérieur, le plus souvent, et un yacht immaculé amarré au quai attenant, toujours. Elle apprendrait bientôt en furetant sur Internet que leur prix variait entre quinze et trente millions de dollars singapouriens. Des sommes impossibles même à imaginer en monnaie de son pays !

M. et Mme Chang avaient jeté leur dévolu sur une villa moderne, mais sans trop de tape-à-l'œil, située sur Ocean Drive. Elle comportait cinq chambres plus celle de la *maid*. La maison

était aussi équipée d'une *wet and dry kitchen*<sup>11</sup>. Ce fut la première chose qu'elle remarqua lorsqu'on lui fit visiter. Les chambres des maîtres, comme celle des invités étaient immenses, à l'aune de la salle à manger et du salon. Sa chambre à elle, attenante à la *wet kitchen*, tenait dans huit mètres carrés à peine, dans lesquels on avait réussi à faire tenir un WC et une douche, un lit d'un mètre soixante-dix de long et une minuscule armoire. Heureusement, ses possessions tenaient dans une seule valise, qui coulissait juste sous son lit.

Le second étage, couronné d'un auvent rappelant les toitures asiatiques, était entièrement occupé par une chambre d'amis et sa salle de bains privative. La pièce ouvrait sur une vaste terrasse d'où l'on avait une vue splendide sur les îlots urbanisés alentour ainsi que sur le Singapore Strait tout proche.

Au premier étaient distribuées trois chambres avec leurs salles de bains.

---

<sup>11</sup> Souvent associée à la buanderie dans les appartements récents de Singapour, la *wet kitchen* est une zone de préparation des repas, séparée de la *dry kitchen* et ouverte sur l'extérieur pour mieux permettre l'évacuation des odeurs de friture de la cuisine au wok, en particulier. Malgré les hottes aspirantes, elle reste très populaire.

Au rez-de-chaussée, l'immense living-room, avec mezzanine, donnait sur une terrasse couverte qui s'avançait dans la piscine. Le long du mur opposé courait l'escalier, à balustrade de verre et sans contremarches, qui donnait accès aux étages. Une table de douze couverts meublait l'espace repas. La cuisine s'ouvrait à une extrémité sur celui-ci, de l'autre sur la terrasse. La chambre d'enfant complétait ce niveau. Elle comprit aussitôt ce que cela voulait dire. La nuit, ce serait à elle de se lever !

Ce premier matin, Ratih n'eut pas le temps d'en emmagasiner davantage. Sinon de remarquer encore que le marbre, le verre et l'acier inoxydable régnaient en maîtres. Elle eût préféré davantage de bois. Cela demande moins d'entretien. Elle fit une rapide évaluation de sa charge de travail. Les sols de marbre devraient être lavés tous les jours. Dans les chambres, c'était du parquet, une chance ! Mais que de surfaces vitrées ! Et avec un enfant, bonjour les traces de doigts !

Une fois pris en compte les impératifs horaires de ses patrons, on lui laissa déterminer l'amplitude de sa journée de travail. Lorsqu'elle annonça qu'elle serait debout à six heures et se retirerait dans sa chambre à vingt et une heures, M. et Mme Chang furent enchantés. Ces quinze

heures quotidiennes de labeur leur parurent une juste contrepartie au cadre de travail hors pair qu'ils offraient à leur employée.

Il était plus de onze heures et elle avait un repas de quatre couverts à préparer. Elle ouvrit frigo et congélateur. Ils regorgeaient de victuailles. Pas forcément celles qu'elle aurait aimé y trouver. Elle examina les fruits. De l'ananas, des fruits du dragon, des longanes, des pommes d'eau, pas de durian, ouf ! Les légumes verts : des tomates pas trop mûres, des haricots verts, des mange-tout, du chou, des courgettes, du concombre, du mesclun. Parfait. Du congélateur, elle sortit des grosses crevettes roses, des noix de coquilles st-jacques et un beau filet de barramundi. Elle avait tout ce qu'il lui fallait. Restait à trouver l'huile, les condiments et le riz. Ce fut un jeu d'enfant.

C'était son premier repas. De l'impression qu'il laisserait pouvaient dépendre bien des aspects de sa vie future. Mais elle avait peu de temps à sa disposition. Cuisine locale ou internationale ? Sans qu'elle sût très bien comment il s'était opéré, son choix se porta sur un mix :

Entrée : noix de st-jacques dorées au beurre et crevettes flambées au cognac, accompagnées de mesclun au vinaigre de Xérès. Cadeau d'une amie française, la recette n'avait jamais déçu personne.

Plat : papillote de *sea-bass*<sup>12</sup> accompagnée d'un riz thaï noir, sauce hollandaise.

Dessert : fruits rafraîchis.

Ratih ne pensait plus à rien d'autre que la cuisine qu'elle allait préparer. Le timing, les temps de décongélation et de cuisson, les assaisonnements, les accompagnements, la présentation.

Tout allait bien.

---

12 Poisson pouvant correspondre à de nombreuses espèces, parmi lesquelles figure le barramundi, et dont la chair rappelle celle du bar.



## V

### Correspondance

Singapour, samedi 1er janvier 2011.

Ma chérie,

Aujourd'hui, ici, c'est comme *Nyepi day*<sup>13</sup> à Bali, mais la vie ne s'arrête pas ; beaucoup de gens sont en congé, c'est tout. Il est vingt-deux heures. Ma première journée de travail vient de s'achever et je t'écris dans mon lit. J'aurais tellement de choses déjà à te raconter ! Ce pays est incroyable ! Mes patrons habitent sur une presqu'île artificielle une maison toute vitrée, à deux étages, avec une piscine. Ils ont moins de quarante ans et un petit garçon de sept ans qui s'appelle Cho. Il a les yeux bien plus bridés que ses parents et semble très sérieux. Son anglais est moins bon que le mien, heureusement. Celui de

---

13 Nouvel an du calendrier *saka*.. *Nyepi* est le jour du silence, personne n'a le droit de sortir dans la rue ou d'allumer de lumière.



M. et Mme Chang est excellent, presque sans accent. M. Chang est propriétaire de supermarchés et Mme Chang possède un magasin d'antiquités chinoises. Je suis bien installée, avec des toilettes et une douche pour moi seule, mais ma chambre est un peu petite. Je vais arrêter là pour ce soir, parce que mes yeux se ferment tout seuls. Je t'embrasse, ma chérie. Travaille-bien et pense à moi comme je pense à toi.

Ta maman qui t'aime.

Ratih

Mercredi 5 janvier 2011.

Maman,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Elle n'a pas mis très longtemps à arriver. Quatre jours. Au début, je n'ai pas reconnu ton écriture. Avant, comme je rentrais plus souvent, tu ne m'écrivais pas. C'est le cachet et le timbre qui m'ont dit que c'était toi.

Maintenant, c'est le soir et le temps d'étude est terminé. J'ai un moment pour t'écrire avant l'extinction des lumières. Je comprends que tu vas avoir beaucoup de travail avec cette grande maison. Mais je suis heureuse de savoir que tu es confortablement installée. J'espère que tu vas bien t'entendre avec M. et Mme Chang et Cho.

Ici, à la *madrassa*<sup>14</sup>, ça va. C'est comme l'an dernier. Seulement, j'ai hâte aux prochaines vacances pour retourner à la maison voir pépé et mémé. La vie de pensionnaire, c'est monotone. Et toi, quand pourras-tu venir me voir ? Tu le sais déjà ? Ma copine Nadya, sa mère est *maid* aussi à Singapour, et elle n'a pas pu venir la voir depuis plus d'un an.

Les résultats, ça va aussi. Je n'ai pas de note au-dessous de la moyenne. J'ai fait des progrès en calligraphie et en orthographe et j'ai eu un A en histoire de l'islam lors du dernier contrôle.

Bisous, maman.

Lia

P.S. : Pour mon anniversaire, j'aimerais avoir un téléphone portable. Comme ça, on pourrait se parler. Ce serait mieux.

---

14 École coranique.



## VI

### Difficile acclimatation

La vie suivait son cours. Un mois déjà s'était écoulé depuis la prise de fonctions de Ratih dans la famille Chang. Comme souvent en cette saison à Singapour, des orages, parfois violents, éclataient presque tous les après-midi et il fallait fermer en catastrophe les baies vitrées de la villa Paradise de crainte de voir la foudre suivre les courants d'air et frapper ou traverser le logis.

En ville, des éclairs immenses zébraient le ciel en déroute, des cataractes d'eau envahissaient les canaux d'évacuation qui serpentaient dans la cité et les innombrables passages couverts accueillaienent en grappes les passants surpris par l'orage.

Depuis l'enfance, Ratih redoutait la foudre. D'instinct, comme les animaux, mais aussi par un ancestral atavisme culturel dont son éducation n'avait pu la défaire.

Mais, dans cette maison, vitrée de toutes parts, où se sentir à l'abri ? Alors, elle tirait les rideaux, baissait les stores et, si aucune tâche urgente ne la retenait, courait se réfugier dans son réduit, éclairé par une toute petite fenêtre. Si elle avait pu, elle se serait terrée au garage, mais M. & Mme Chang ne le permettaient pas. Dans leur fonds culturel taoïste, Lei-tsou président du ministère du Tonnerre et des orages n'était pas maléfique et seul son adjoint Lei-kong, chargé de punir les humains de leurs crimes les plus secrets, était à craindre. Ratih, d'éducation musulmane teintée de javanisme, méconnaissait ces divinités de la religion traditionnelle chinoise, mais prenait sur elle et tentait d'acquérir le calme de ses maîtres.

Malgré tout, elle ne se sentait pas à l'aise sur Sentosa Island. Ici, pas de vie collective, ni le fourmillement d'activités auquel elle avait toujours été habituée. Chaque villa de la partie résidentielle de l'île était un petit camp retranché de luxe. Dans leurs moments de solitude, les *maids* communiquaient brièvement entre elles, d'une terrasse ou d'un balcon à l'autre, par signes et parfois par signaux lumineux, selon un ingénieux code que Ratih apprit au marché d'une employée plus ancienne qu'elle dans le job.

Presque toutes avaient un téléphone portable, à présent, mais l'utiliser pendant les heures de travail était fortement déconseillé.

Au début, le chauffeur l'emmenait en limousine faire les courses. Mais, très rapidement, elle avait demandé à y aller seule, par ses propres moyens. À présent, il la déposait seulement à la gare du Sentosa Express qu'elle empruntait jusqu'à Vivo City, le plus grand centre commercial d'Asie, à ce qu'on disait. Et souvent, elle partait en métro de Harbour Front Station jusqu'aux rues animées et aux commerces populaires de Little India, Chinatown ou Tiong Bahru où les étals lui parlaient et où elle savait trouver viande, poisson, fruits, légumes et épices à des prix plus honnêtes à ses yeux que ceux des beaux quartiers. La voiture passait ensuite prendre les grosses commandes chez les commerçants, ou bien ceux-ci livraient directement. Elle rentrait quand même toujours avec son caddie plein à ras-bord.

En tant que cuisinière, on lui témoignait la plus grande confiance et elle avait appris et retenu aisément les préférences de chacun des membres de la famille. Mrs Chang adorait le sucré et son époux avait un faible pour le sucré-salé. Quant à Cho, il n'y a que la viande qu'il rechignait à manger ! Mais au point de piquer des crises

homériques. Heureusement, Ratih approuvait tout à fait la règle que Mrs. Chang avait mise en place : « Tu n'es pas obligé de manger si tu n'aimes pas, mais tu dois goûter, et si tu ne goûtes pas, tu n'auras rien d'autre. » Le savoir-faire de Ratih aidant, de présentations ludiques en variations gustatives, cette maxime, de semaine en semaine, allait tomber en désuétude, au grand contentement des parents.

Pour le reste, Cho était un enfant énigmatique, secret et enfermé dans un monde dominé par les héros des dessins animés dont il s'abreuvait à longueur de journée, quand il n'était pas en classe. Il ne se déplaçait jamais sans ses deux héros préférés, Superman et Buzz l'Éclair et si, par malheur, l'un des deux venait à être égaré, c'était la panique dans la maison, jusqu'à ce que l'on retrouve le précieux jouet. En réalité, ils avaient été achetés en double exemplaire, pour couper court à de longues et fastidieuses recherches.

Les parents avaient inscrit leur fils à la prestigieuse CNIS, la Chinese International School et chaque matin le chauffeur l'emmenait jusqu'au 60 Dunearn Road, à douze kilomètres de la maison. L'uniforme de rigueur était presque assorti aux bâtiments du campus : T-shirt blanc et pantalon ou short bordeaux. Cho était bon élève,

mais pas très appliqué, comme le sont souvent les garçons. Ratih était chargée de veiller à la bonne tenue de ses cahiers et M. Chang ne tolérait aucune mauvaise appréciation. Chaque écart était sanctionné d'une retenue sur l'argent de poche que Cho recevait chaque semaine, depuis l'âge de cinq ans. C'était un des principes fondamentaux de l'éducation vue par M. Chang : la valeur de l'argent devait être acquise et respectée le plus tôt possible.

Le soir, dans sa chambrette, des pensées contradictoires assaillaient Ratih : certes, sa nouvelle condition lui permettait de subvenir aux besoins de ses vieux parents et aux frais d'éducation de Lia ; évidemment, elle ne regrettait pas l'époque où son mari l'injurait et la battait chaque fois qu'il avait bu trop de bière ou d'alcool de riz. Mais, tant de choses lui manquaient cependant : une vraie vie de femme, tout d'abord, car elle était jeune encore, sa famille ensuite, son pays aussi.

En épouse bafouée et maltraitée, elle se méfiait à présent de tous les hommes, sans pouvoir pour autant s'empêcher de regarder avec envie ceux qui lui plaisaient. Elle savait qu'un jour ou l'autre, il lui faudrait choisir entre conserver son emploi et retrouver une vie normale avec une maison et la chaleur des bras



d'un compagnon. Le mariage, non merci, elle avait déjà donné. Son plan, c'était d'économiser assez d'argent pour pouvoir ouvrir un petit restaurant dans sa ville natale et elle se donnait cinq ans pour cela. Alors, chaque soir, Ratih tirait des plans sur la comète, avant de s'endormir d'un sommeil entrecoupé de songes, tantôt érotiques, tantôt dramatiques, dont, chaque matin, elle balayait prestement le souvenir.

## VII

### Le grain de sable

Au début de mai, il arriva que le chauffeur de la villa Paradise dut rompre son contrat et regagner sa lointaine province natale du Sichuan pour prendre soin de ses parents malades, en accord avec la coutume ancestrale toujours en vigueur dans les campagnes.

C'est ainsi que Ratih vit débarquer Li-Tsou, un jeune chinois de Hong-Kong, venu le remplacer.

L'ancien chauffeur était un cinquantenaire ventripotent aux allures de bouddha poussif. Li-Tsou avait un corps d'athlète et vingt-cinq ans de moins.

Fidèle à ses engagements, Ratih adopta aussitôt une attitude de défiante froideur vis-à-vis du nouvel arrivant. Et celui-ci la lui rendit bien :

avec ses trente-cinq ans passés, elle n'était pas de sa génération et Li-Tsou regarda d'abord Ratih avec tout le distant respect dû à une aînée.

Quelques semaines passèrent ainsi. Chaque matin ou presque, le nouveau chauffeur emmenait Ratih prendre le Sentosa Express. Son statut d'employée ne lui permettait pas de monter à l'arrière de la limousine où seuls le petit Cho et ses parents avaient le droit de s'asseoir. Aussi Li-Tsou et Ratih furent-ils amenés à se côtoyer quotidiennement, même s'ils n'échangeaient que les seuls propos nécessaires à l'accomplissement de leur service :

— Bonjour, Mrs Ratih. Où allons-nous ce matin ?

— Bonjour Li-Tsou. À la gare du Sentosa Express, s'il vous plaît.

— Certainement, Mrs Ratih.

À quelque temps de là, Mme Chang remarqua que Ratih mettait du fard à joues et à paupières ainsi que du rouge à lèvres pour aller au marché, à l'inverse de ses habitudes. Elle s'en ouvrit aussitôt à son mari, car la principale hantise des employeurs de *maids* était le non-respect de la clause implicite de chasteté qui leur était imposée. Les contrats étaient léonins : en cas de découverte de relations intimes au domicile de

l'employeur, ou pire encore, en cas de grossesse, c'était la rupture et le renvoi immédiat au pays, avec pertes et fracas.

À ce stade, Ratih ne s'était encore rendu compte de rien. Puis, un matin, alors qu'elle parachevait son maquillage devant la glace, elle prit soudain conscience du motif de cet acte : ne cherchait-elle pas de nouveau à plaire ?

Mais à qui, grands dieux ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la réponse à cette troublante question.

Et cela l'effara.

Tous ses plans, d'un coup d'un seul, se retrouvaient mis en danger.



## VIII

### Tourments

À partir de ce matin-là, Ratih ne cessa plus de songer à Li-Tsou. Moitié pour s'en éprendre chaque jour un peu plus avec délices, moitié pour s'en déprendre pied à pied avec obstination.

Madame Chang, qui était fine mouche, eut tôt fait de subodorer l'affaire. Mais son époux ne voulut pas entendre parler de devoir se séparer d'un nouveau chauffeur qui le changeait agréablement de l'ancien, pas plus que Madame Chang ne voulut envisager de renoncer à Ratih dont le service lui donnait entière satisfaction.

Un statu quo prudent s'instaura donc après que celle-ci eut été mise en garde à mots à peine couverts.

Quelques semaines passèrent ainsi jusqu'à ce que l'insolente beauté de Li-Tsou achève ses ravages, au cœur même de la maisonnée. Ce qui peut survenir finit toujours par se produire.

Madame Chang, épouse trop souvent délaissée par un mari accaparé par ses affaires et plusieurs maîtresses, succomba à son tour. Et pas seulement de manière platonique. Cela se passa au garage, sur la banquette arrière de la limousine de Monsieur dont le chauffeur lustrait la carrosserie à la peau de chamois :

— Bonjour, Madame Chang. Que puis-je pour vous ? murmura Li-Tsou étonné de voir sa patronne devant lui en petite tenue, ce matin-là.

— Approchez, Li-Tsou, je vais vous le dire, susurra la bouche cerise de Mme Chang, entrouvrant les pans de son peignoir de soie, tandis que ses yeux amande cherchaient le regard du chauffeur.

Madame Chang avait d'admirables seins en poire, une toison discrète et un tatouage de serpent enroulé autour de la cuisse gauche.

— Je vous en prie, Madame...

— C'est moi qui vous en prie, Li-Tsou !

De caressant, le ton s'était fait impératif. Susie Chang n'était pas de celles à qui l'on résiste et Li-Tsou, de toute façon, pas en mesure de refuser quoi que soit à sa trop jolie patronne. Sa place était en jeu, dans un cas comme dans l'autre. Il devint donc l'amant de Susie Chang, pour le plaisir et par obligation.

Mais ils furent démasqués en plein effort, un autre matin, à quelque temps de là, alors que Ratih descendait des bouteilles vides au garage. Madame Chang, jupe retroussée et culotte baissée, contre la Rolls Royce, exultait mezzo voce tandis que son chauffeur s'ahanait à la tâche, pantalon et caleçon sur les chevilles.

Ratih, de surprise mêlée de désespoir, défailloit en poussant un cri strident. Les bouteilles qu'elle portait se fracassèrent sur les marches en béton de l'escalier qu'elle dévala, roulant évanouie sur les tessons jusqu'aux pieds de Li-Tsou.

Les amants coupables se rajustèrent en toute hâte et la relevèrent ensanglantée, sans savoir si elle avait passé le quart tournant de l'escalier au moment de sa spectaculaire et bruyante chute.

Qu'avait-elle vu et entendu ?

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, c'est le regard apeuré de Li-Tsou que Ratih vit penché sur elle. Puis, celui, inquiet, de Mme Chang. Si elle parlait, Li-Tsou serait certainement renvoyé, pour sauver les apparences, et ainsi perdu pour elle.

Ses esprits retrouvés, elle affirma donc avoir glissé sur l'une des premières marches. Le casque de son baladeur, retrouvé près d'elle, accrédiata la thèse qu'elle n'avait rien entendu. Les deux



autres se regardèrent un instant et, dans le doute, choisirent... le silence ! Il fallait d'abord panser les plaies de la blessée, qui saignait d'abondance.

À part une entaille plus profonde au genou gauche, qui nécessita quelques points de suture, aux urgences du Singapore General Hospital, le reste n'était que coupures superficielles, sur les bras, les jambes, le buste. Du visage, seul le menton avait été légèrement touché et là une simple suture adhésive fit l'affaire.

De ce jour, les relations entre Li-Tsou et Ratih ne furent plus les mêmes. Le chauffeur pressentait qu'elle connaissait son secret et lui savait gré d'avoir gardé le silence. Maintenant, ils devaient de tout et de rien, comme des collègues qu'ils étaient, lors des trajets en limousine. De tout, sauf de ce qui était survenu dans le garage, bien entendu.

Ratih était persuadée qu'après l'alerte qu'elle avait donnée il ne s'y passait plus rien, mais aurait bien voulu se faire petite souris dans l'arrière-boutique de Madame Chang à Dempsey Hill. Li-Tsou n'emmenait-ils pas sa patronne là-bas tous les matins pour dix heures ? Elle avait remarqué que plusieurs fois par semaine, il ne rentrait pas à la Villa Paradise avant midi et se

rongeait les sangs à ce sujet. Par trafic normal, c'était à moins d'une demi-heure de trajet. Mais que faire ?

Pour dissimuler ses blessures le temps qu'elles cicatrisent, Ratih avait porté des chemisiers fermés ou des T-shirts à manches longues et des pantalons corsaires tout un mois, malgré la chaleur. Lorsque enfin elle put remettre ses shorts habituels, ses manches courtes et ses décolletés, Li-Tsou lui en fit compliment et Ratih se sentit rougir de plaisir.

Avec sa patronne aussi les relations changèrent. Mme Chang savait bien qu'il n'était pas dans l'intérêt de Ratih d'éventer auprès de son époux sa coupable relation avec le chauffeur, mais ayant deviné depuis le début la secrète inclination de son employée pour l'apollon chinois, elle ne pouvait s'empêcher, malgré la différence d'âge, de la considérer comme une rivale qu'il fallait maintenir en respect.

Ratih reçut interdiction de descendre au garage sans ordre explicite et Mme Chang convainquit son mari que les jours où Cho n'allait pas à l'école, il n'était ni nécessaire ni convenable que Li-Tsou véhicule Ratih. Un vélo suffirait bien à ses besoins.

Dans un premier temps, Ratih parut s'accommoder de ce durcissement et Mme Chang en fut soulagée. À tort, car ces restrictions ne firent qu'exacerber les sentiments de l'employée de maison pour le chauffeur. Ainsi se nourrit la passion.

## IX

### Tourments (suite)

Djakarta, 15 juin 2011. MMS

Mama,

Merci tout plein pour le cadeau d'anniversaire. Il est super ! Mes copines en bavent de jalousie. Ayah m'en a envoyé un aussi. Il n'a pas oublié cette fois ! Le colis est arrivé juste le bon jour, comme le tien. Je te joins une photo de moi avec. Bon, j'aurais autant aimé qu'il ne soit pas rose, mais il est vachement bien quand même, hein ? J'ai déjà mis pas mal de musiques dessus, mais, je ne peux l'écouter que le soir ; en principe, dans la journée on n'a pas le droit.

Encore merci pour le smartphone. Maintenant, on va pouvoir se parler, s'envoyer des messages et des photos et même se voir si tu installes Skype. Allez, bisous, j'ai encore un truc à faire avant l'extinction des feux. Y'a pas intérêt à se faire piquer après, sinon c'est confisqué !

Lia

Ce message, reçu alors qu'elle venait de refermer la porte coulissante qui isolait sa chambre de la *wet kitchen* à laquelle elle attendait, éveilla en Ratih des sentiments contradictoires. D'un côté, elle était très heureuse d'avoir pu contenter sa fille, mais de l'autre, bien consciente de compenser par l'argent son douloureux éloignement et aussi vaguement jalouse que le cadeau du père ait un peu éclipsé le sien !

Certes, elle avait obtenu du tribunal une mesure d'éloignement de cet homme dangereux, mais avait dû se résoudre à inscrire sa fille comme pensionnaire dans une *madrassa* pour couper court à un projet de mariage aussi prématuré qu'avantageux pour son ex mari.

C'est une vie à l'occidentale que Ratih ambitionnait pour son enfant et la voir porter le hidjab et pratiquer un islam rigoriste était un crève-cœur pour elle, mais les juges avaient donné raison au père sur ce point jusqu'à la majorité de Lia ou... son mariage !

Dans quelques mois, sa fille atteindrait la majorité sexuelle de 16 ans en vigueur dans son pays. Ratih était inquiète. Lia avait changé. Qu'est-ce que c'était que cette manière de s'exprimer ?

Puis ses pensées s'éclaircirent en changeant d'objet. Aujourd'hui, Li-Tsou et elle avaient partagé un café à Vivo City, en attendant que l'on charge dans la voiture les commandes qu'elle avait passées. Pourvu que Madame Chang, cette tigresse, ne l'apprenne pas !

Ratih avançait ses pions à petits pas. M. Chang se départait rarement de son sérieux et Li-Tsou était d'un naturel mélancolique. Alors, lors de leurs courtes rencontres, elle tentait de l'amener à rire avec les devinettes, les charades, les plaisanteries, plus souvent grivoises qu'on n'aurait pu le penser et parfois aux dépens de leurs maîtres, que les *maids*, inventaient, perfectionnaient et se répétaient entre elles lors de leurs retrouvailles dominicales dans les parcs et lieux de loisir de la ville. Elle y réussissait de mieux en mieux.

En sa compagnie, le jeune chinois semblait se détendre. Logique, il ne craignait plus rien d'elle.

Ainsi, jour après jour, semaine après semaine, Ratih gagna-t-elle la confiance du chauffeur. Mais comment aller au-delà ? Comment détacher Li-Tsou de la "tigresse" ? Comment l'amener à elle ?



## X

### Quotidien

Le travail d'employée de maison, pour être varié n'en demeure pas moins répétitif. En quelques mois, Ratih était ainsi passée de l'appréhension à la découverte, puis à l'habitude et enfin à la routine.

Levée à six heures, douchée, vêtue, elle commençait par nettoyer les sols de marbre du rez-de-chaussée de la villa Paradise. En une demi-heure, à grands coups de lavette humide, c'était chose faite. Le temps qu'ils sèchent, elle prenait son petit déjeuner, debout dans la cuisine ou assise à la table haute qui en occupait le centre : un thé ou un café, un verre de jus de fruit ou un fruit, du pain pré – tranché grillé et de la margarine. Puis, elle mettait en route une machine à laver, pliait le linge sec de la veille, préparait un brouillon de liste de courses. Toutes les semaines, Mme Chang lui allouait un budget à cet effet. À elle de le gérer au mieux.



Vers sept heures, apparaissait M. Chang. Elle lui préparait et servait son petit déjeuner sur la table de la terrasse, le plus souvent. Lui rapportait la presse que le livreur avait déposée dans la boîte à lettres. Entre les journaux, son portable et sa tablette numérique, M. Chang levait rarement les yeux sur elle. À huit heures, il demandait son veston et commandait la voiture. Li-Tsou, qui embauchait à sept heures trente, attendait dans le garage en la lustrant. Les bureaux de M. Chang sur Marang Road, étaient à un quart d'heure à peine.

Cho, qui venait de se lever, embrassait son père et courait s'installer devant la télé où Ratih lui servait son petit déjeuner, qu'il avalait tant bien que mal. Douché de la veille au soir, il n'avait plus qu'à se laver les dents et revêtir son uniforme. À huit heures et demie, Li-Tsou déposait Ratih au Sentosa Express, puis emmenait Cho jusqu'à son école. Vers neuf heures trente, il reviendrait prendre Madame Chang, pour la conduire à son magasin et, jusqu'à son retour, Ratih ne cesserait plus d'être inquiète.

Lorsqu'elle revenait des courses, Ratih arrangeait les lits, renouvelait le linge, étendait sa première lessive, mettait en route une seconde, le cas échéant. Ensuite, elle passait l'aspirateur dans les chambres. Il était midi. Elle ouvrait le

réfrigérateur et composait son déjeuner avec les restes de la veille, puis prenait son repas, dans la cuisine ou plus rarement sur la terrasse, tout en consultant ses mails et son compte Facebook. Une découverte qui datait d'un mois à peine et l'occupait déjà plus qu'elle n'aurait voulu. Mais au moins pouvait-elle communiquer plus facilement avec ses collègues à travers le groupe secret qu'elle avaient formé : The Sentosa's FDW Girls. Une trentaine de filles, philippines, sri lankaises, indiennes, malaises ou indonésiennes comme elle.

Un café rapidement avalé, sa journée de travail se poursuivait avec les tâches périodiques : laver les vitres, une fois par mois, un étage à la fois, envoyer au pressing les vêtements délicats, tous les quinze jours, nettoyer à fond les deux cuisines chaque samedi, repasser le linge, tous les deux jours en principe... entretenir plantes vertes et fleurs coupées, chaque jour ou presque et j'en oublie !

À seize heures, le chauffeur qui revenait après avoir déjeuné en ville, emmenait Ratih chercher Cho à l'école. C'était son deuxième moment de félicité de la journée : elle pouvait s'asseoir à côté de Li-Tsou, laissant Cho jouer à la console sur l'immense banquette arrière.

Le plus souvent, Madame Chang rentrait en taxi, mais lorsqu'il lui prenait envie de shopping, elle redemandait la voiture en fin d'après-midi.

Tout en surveillant les devoirs de Cho, après le goûter, Ratih s'attela à la préparation du menu du soir, seul repas que toute la famille prendrait en commun, à vingt heures. Puis elle donnait son bain à l'enfant, avant de mettre le couvert

Cuisiner, servir, débarrasser, mettre le lave-vaisselle en route, c'est à peine si elle-même trouvait le temps de se nourrir, picorant quelques bouchées entre ses aller-retours de la cuisine à la salle à manger ou la terrasse, selon que la soirée était ventée, orageuse ou belle.

Souvent, elle ne parvenait pas à respecter son souhait de cesser son service à vingt et une heures.

Ainsi passaient les jours de Ratih, du lundi au samedi. Le dimanche était un peu plus détendu, mais avant de prendre sa liberté, deux fois par mois, il lui fallait encore préparer le repas du soir, que ses patrons réchaufferaient et se serviraient seuls, en maugréant contre la législation qui limitait leurs droits.

Bien que ses journées passassent sans temps mort aucun, depuis plusieurs semaines maintenant, les pensées de Ratih, à n'importe

quel moment et sans qu'elle y prît garde, allaient vers Li-Tsou, la distrayant de ses tâches et l'amenant à commettre diverses erreurs. Ainsi laissa-t-elle un jour le fer à repasser brunir une chemise de M. Chang. Comme il en avait tout un stock, elle la fit disparaître. À quelque temps de là, c'est le bain de Cho qu'elle laissa déborder, inondant la salle de bain. Sans compter diverses préparations qui sortirent du four charbonneuses et malodorantes.

Reprends-toi, ma fille, ou tu vas finir par perdre ta place, se dit-elle enfin le jour où Cho tomba dans la piscine en courant après son ballon, sans qu'elle l'ait vu. Comme elle, il ne savait pas bien nager et utilisait encore des brassards. Il avait bu la tasse deux fois, mais par chance, avait pu se saisir de la perche d'apprentissage qu'elle lui tendit. Cette bêtise-là, il fallut bien la confesser et Mme Chang lui passa un savon mérité :

— Où étiez-vous quand Cho est tombé à l'eau ?

— J'étais au bord de la piscine, mais à l'autre bout, Madame.

— Je ne veux pas que Cho joue au ballon autour du grand bain, c'est compris ?

— Oui, oui, Madame.

— Bon, tenez-vous-le pour dit. Je vous paye aussi pour surveiller Cho, pas pour bailler aux corneilles !

Mais, en dépit de tous ces avertissements, Ratih ne parvenait pas à chasser Li-Tsou de son esprit. Ni de jour, ni de nuit, où il venait envahir des rêves de plus en plus cauchemardesques, exutoire salutaire ou funeste prémonition ?

## XI

### Drames

Juillet et août s'étaient écoulés dans cet état de tension épuisant. La gaieté naturelle de Ratih avait disparu : on ne l'entendait plus chantonner dans la maison, comme au début de son amour pour Li-Tsou. Son visage ne s'éclairait plus que rarement de ce sourire éclatant qui l'illuminait en permanence auparavant. Ses jours étaient sombres et ses nuits bien plus encore. Il lui prenait envie de pleurer à la moindre contrariété.

Madame Chang s'en aperçut bientôt et la questionna :

— Que vous arrive-t-il, Ratih ? Je vous vois bien triste depuis quelque temps. Vous ne vous plaisez plus chez nous ?

— Si, si, Madame, beaucoup.

— Vous avez des soucis personnels, alors ?

Ratih baissa le regard et fit de la tête un non timide qui voulait dire oui. Mais impossible de dire sa patronne qu'elle était amoureuse de son amant ! Elle se contenta d'un demi-mensonge :

— C'est ma fille qui me donne du souci, elle a quinze ans, bientôt seize et son père voudrait la marier au plus vite. Moi non et elle non plus, je crois, mais elle change et ces changements m'inquiètent.

Madame Chang qui entendait garder ses distances avec son employée et ne voulait pas se transformer en confidente, coupa au plus court :

— Je comprends que cela soit compliqué, en effet, à cet âge-là. Mais ce n'est sans doute qu'un mauvais passage. Dans quelques semaines, j'en suis sûre, vos craintes auront disparu.

— Je l'espère, Madame, je l'espère.

Le visage impassible et parfait de la "tigresse" ne trahissait aucune de ses pensées, mais ses yeux de jais fixaient Ratih, en quête des émotions de la jolie indonésienne. Celle-ci sentit qu'il fallait briser ses défenses pour être crédible. Elle éclata en sanglots.

Cela eut le don d'exaspérer sa patronne :

— Allons, Ratih, reprenez-vous. Ce n'est pas si grave. Que votre fille se marie, un peu plus tôt

ou un peu plus tard, c'est bien le cours des choses, non ? Si cela arrive, je vous donnerai congé pour assister au mariage, soyez-en assurée. Et maintenant, séchez ces larmes et remettez-vous au travail.

— Oui, madame, tout de suite, madame.

Fin de l'épisode.

Le lendemain de cette algarade avec sa patronne, lorsqu'elle ouvrit l'application FB de son smartphone, Ratih vit une pastille d'alerte. C'était un message de Puji, une compatriote qui travaillait chez une autre famille chinoise, en dehors de la presqu'île. Cette famille occupait tout le dernier étage d'une tour de quarante et menait la vie dure à son employée. Depuis plusieurs semaines déjà, Puji était déprimée, ses amies l'avaient bien vu lors de leurs sorties dominicales. Elle avait tout juste vingt ans, sa famille lui manquait, on l'éreintait à la tâche et la mère de sa patronne, qui régentait la maisonnée, ne ratait pas une occasion de la rudoyer, de l'humilier, voire de la frapper.

Aussi, ce matin-là, au lieu de ramener le linge qui séchait sur les perches tendues depuis le balcon, montant sur un tabouret, puis sur la balustrade, Puji se laissa-t-elle choir sans un mot, sans un cri, sur l'asphalte du parking. Le bruit mat de son corps percutant le sol fut couvert para



le ronronnement incessant de la ville autour. À peine quelques lève-tôt, comme elle, virent-ils une ombre passer devant leurs fenêtres.

Le message de Puji, posté juste avant de sauter disait : « Bonne chance, les filles ! Pour moi, c'est fini. Love. Puji. » Ses patrons tentèrent de faire croire à un accident du travail, comme il s'en produit quelques dizaines tous les ans, à Singapour parmi les FDW, peu habituées à vivre dans les étages de gratte-ciels. D'ailleurs une obligation de tendre des filets anti-chute était à l'étude pour tenter d'éradiquer ce fléau. La vérité, c'est que bon nombre de ces chutes sont des suicides dont l'avènement des portables a rendu l'identification plus aisée.

L'événement jeta une consternation silencieuse dans toute la communauté des travailleuses domestiques chez qui la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Ratih se figea dans sa carapace.

La loi des séries. Jamais deux sans trois. Superstitieuse, comme tous les Asiatiques, elle implorait les dieux bienveillants de lui venir en aide, dans cette mauvaise passe. Elle avait raison. Un troisième coup du sort n'était pas loin.

## XII

### Lia s'en mêle

La vie dans une madrasa, pour une adolescente un peu rebelle, n'était pas une partie de plaisir. Et Lia, depuis son 15<sup>e</sup> anniversaire, estimait avoir franchi l'étape de l'obéissance aveugle, aussi bien aux préceptes coraniques ancestraux qu'aux exhortations familiales de toutes sortes.

Ses grands-parents, qui l'accueillaient lors des week-ends et pendant les petites et grandes vacances, rencontraient de plus en plus de difficultés à se faire obéir.

Cela commença par la tenue vesti-mentaire. Lia refusa de porter hors de l'école le hidjab uni réglementaire et s'en acheta plusieurs de couleurs vives, imprimés de motifs divers ou même brodés de paillettes, tels qu'on peut en voir sur les passerelles des défilés de mode ou dans les grandes villes des pays islamiques les plus

libéraux.

Ce fut bientôt le maquillage : rouge à lèvres, fard à paupières, blush et gloss apparurent dans sa trousse. En contravention avec toutes les règles du bon islam. Au risque de se voir sanctionner par la police des mœurs, cet effrayant escadron de cagoulés en noir et vert, chargé de faire respecter la charia dans toute sa rigueur, capable de vous bastonner en public au moindre écart, même si ses victimes de prédilection du moment étaient les punks qu'ils tondait et envoyait en camp de rééducation.

Mais cela ne s'arrêta pas là. Avec son smartphone, Lia put bientôt ouvrir un compte FB, créer son profil, se choisir un avatar aux yeux bleus et y poster photos et commentaires.

Sa jolie frimousse ne laissa pas indifférent. Les amis de ses amis voulurent faire partie de son réseau. Elle répondit oui à tous. Des tas de filles, évidemment, mais pas mal de garçons aussi.

Au début, dans l'enthousiasme de la nouveauté, Lia avait communiqué assez fréquemment par vidéo avec sa mère. Mais bientôt, après quelques remontrances sur sa tenue ou le lieu dans lequel elle se trouvait lors de l'appel, elle préféra s'en tenir à des MMS moins compromettants. Finalement, elles convinrent d'un rendez-vous bimensuel, à jour et heure fixes,

qui les arrangeait toutes les deux.

Mais un matin, ayant tapé sur son clavier par simple curiosité ou juste prémonition le nom de sa fille, Ratih aboutit sur le profil FB de Lia et y découvrit deux photos de celle-ci en compagnie d'un garçon nommé Bagus. Son sang de mère ne fit qu'un tour. Elle saisit son téléphone et appela sa fille.

Le visage de Ratih apparut sur le portable de Lia :

— C'est toi, maman ?

— Oui, Lia, ce n'est que moi. Dis donc, c'est quoi cette photo sur ton profil FB avec ce Bagus ? C'est qui ?

— Quoi, maman, tu es allée sur mon profil ? On n'est pas amis. Comment as-tu vu cette photo ? Tu as un compte FB aussi ?

— Je l'ai vue parce que tu n'as pas protégé l'accès à tes photos. N'importe qui peut les voir. Mais réponds à ma question, s'il te plaît. C'est qui, ce Bagus ?

— Maman ! C'est ma vie privée. Ça ne te regarde pas. De toute manière, y'a rien à dire.

— Ton père est au courant ?

— Ça ne va pas ?

— Méfie-toi, Lia, s'il apprend que tu fréquentes des garçons, tu vas te retrouver mariée avant d'avoir su comment.

— On n'est plus au Moyen Âge, maman !

— Et si tu tombais enceinte ?

— Maman, je ne serai pas enceinte avant d'être mariée, je te le promets.

— Je suis loin de toi et je ne voudrais pas qu'il t'arrive ce qui est arrivé à cette Sharifa, décédée deux jours après un avortement clandestin, l'année dernière..

— Maman, arrête d'envisager toujours le pire ! Et ne me questionne plus là-dessus. Je ne te répondrai pas. Est-ce que je te demande, moi, si tu couches avec le chauffeur de ton patron ?

Un long silence s'ensuivit. Ratih, interloquée, mal à l'aise, percée à jour, ne savait quoi répondre. Finalement, elle raccrocha sans un mot.

## XIII

### Disgrâce de Li-Tsou

Début septembre, la vie avait pris un cours curieux à Villa Paradise. M. Chang vaquait à ses affaires, publiques et privées, énigmatique et distant avec toute la maisonnée, depuis son chauffeur jusqu'à son épouse. Celle-ci poursuivait Li-Tsou de ses assiduités, avec constance et passion. Lui, assumait sa double fonction de voiturier-gigolo avec une humeur de plus en plus sombre. Cho, enfant unique, conformément à la politique souhaitée par la mère-patrie, menait la vie dure à tous avec ses caprices d'enfant roi.

Et Ratih, impuissante victime, se consumait d'amour pour Li-Tsou et d'épuisement à la tâche.

Aussi bien huilé que soit le mécanisme d'une relation adultère, survient toujours, tôt ou tard, le grain de sable qui suffit à l'enrayer, met la puce à l'oreille du cocu et finit par dévoiler le pot aux

roses. C'est une constante de la vie sociale.

Malgré une jalousie de plus en plus féroce, Ratih, avait su se préserver jusque-là de toute révélation à son employeur. Elle avait compris qu'il ne saurait supporter l'humiliation que cela représenterait pour lui et que le prix à payer serait leur licenciement, à Li-Tsou et elle, et leur retour au pays par le premier avion en partance. Pourquoi n'habitaient-ils pas le même pays ? Tout aurait été si simple, alors.

Mais il faut croire que son subconscient désapprouvait la décision stoïque qu'elle avait appliquée jusque-là. Malgré elle, des signes, de moins en moins ténus, lui échappèrent au fil des jours et des semaines. Un matin, par exemple, alors qu'elle servait à M. Chang son petit-déjeuner, sur la terrasse, et que celui-ci s'enquêrait de son épouse, elle s'entendit répondre, de but en blanc :

— Madame est levée depuis un moment déjà, Monsieur. Elle est descendue au garage.

— Au garage ? À cette heure ? Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas, Monsieur. Donner quelque instruction au chauffeur, je suppose.

— Merci, Ratih, vous pouvez disposer.

Le cœur de Ratih battait la chamade. Elle avait bien conscience d'avoir prononcé deux phrases de trop, mais qu'y faire à présent ?

Rien ne se produisit, pourtant, cette semaine-là.

Quelque temps plus tard, un après-midi, Susie Chang redemanda la voiture pour réaliser divers achats, comme elle en avait l'habitude. Et Ratih, la mort dans l'âme, vit partir la limousine, avec comme un mauvais pressentiment.

Le même après-midi, vers 15 h, M. Chang, de son bureau fit appeler un taxi par sa secrétaire pour se rendre au 50 Keong Saik Road, dans Chinatown. C'était l'adresse d'un hôtel quatre étoiles de style rétro, le 1921, installé dans d'anciennes "shophouses". Là, on pratiquait le « day use », autrement dit la location de chambres à l'heure, dans la journée. Discretion assurée. Paiement en cash uniquement. Escort girl ou maîtresse attitrée..., laissons à M. Chang ce petit secret.

Vers 17 heures, alors qu'il redescendait par l'escalier, moins fréquenté que l'ascenseur, un couple en attendait l'ouverture dans le hall. Ni l'homme ni la femme ne le virent, mais lui eut parfaitement le temps de reconnaître... son épouse et son chauffeur !



Animal à sang froid, M. Chang marqua un temps d'arrêt et attendit que les portes de l'ascenseur se referment pour regagner le vestibule, d'où il sortit en hâte avant de s'engouffrer dans un taxi.

Lorsque son chauffeur ramena Mme Chang à la Villa Paradise, la police de l'immigration attendait celui-ci sous le porche de la maison. Susie Chang comprit aussitôt que tout était fini ! L'annulation pour faute grave du permis de travail de Li-Tsou, demandée sur Internet par son employeur, lui fut signifiée. En effet, dès son départ de l'hôtel 1921, M. Chang avait envoyé sur place un détective privé qui avait fait irruption dans la chambre des amants une heure plus tôt, prenant un cliché des plus compromettants pour tous les deux et synonyme de renvoi dans son pays pour le chauffeur. À Singapour, on ne badine pas avec certaine morale de classe. Les travailleurs immigrés sont priés de se reproduire entre eux. Quant aux "maids", tout juste tolère-t-on qu'elles possèdent un dildo pour leur satisfaction personnelle !

Le trajet de retour avait été sinistre. Li-Tsou s'était fermé comme une huître et Susie Chang se tordait les mains de rage et de dépit. Le chauffeur eut quinze minutes pour récupérer ses affaires dans sa chambre de location, encadré par deux

agents et fut aussitôt conduit au centre de rétention annexé à l'aéroport. Là, il attendit le premier avion pour Hong-Kong, à la fois soulagé et conscient qu'il ne pourrait pas remettre les pieds à Singapour avant bien longtemps. Une page de sa vie se tournait.

Ratih, qui avait observé toute la scène depuis la terrasse, demanda à voir le médecin et se fit porter pâle, pour éviter les regards de ses patrons. Elle se coucha sans dîner, pleura une bonne partie de la nuit en silence et ne s'endormit qu'au petit jour, les yeux rougis.



## XIV

### La tigresse sort les griffes

Mme Chang ne crut pas au hasard. Tout un tas de petits signes prirent cohérence dans son esprit enfiévré. Telle un fauve en cage, elle tournait en rond dans sa chambre, en proie à une sourde colère contre son mari, son chauffeur et... Ratih :

« Comment n'ai-je pas vu les regards énamourés que cette bécasse jetait au chauffeur ? Et pourquoi au début, ai-je laissé Li-Tsou l'emmener tous les jours au Sentosa Express ? Quelle idiote je fais ! À défaut d'être aimée de lui, elle m'a balancée à mon mari, j'en suis sûre ! J'ai bonne mine maintenant. Obligée de courber l'échine devant quelqu'un qui ne se gêne pas, de son côté, et depuis longtemps, je le sais,. Et j'aurai beau arguer que c'est le chauffeur qui m'a entreprise, ce sera difficile à croire. Même s'il a fait les frais de ce flagrant délit, quelle humiliation pour moi !!! Cela ne va pas se passer

comme cela. Il faut que je me venge. Pas de mon mari, c'est trop risqué, c'est lui qui a l'argent, mais de cette pécore. Tant pis, nous nous passerons de ses services. Après tout, nul n'est irremplaçable. Mais comment faire avaler cela à mon époux ? Il faut que je réfléchisse calmement. Je vais trouver. Je dois trouver. »

Susie Chang, la tête entre les mains, s'était assise sur le drap de soie noire de son lit. Des images de ses étreintes avec Li-Tsou frappaient avec force contre ses paupières closes. Elle ne parvenait pas à les chasser. De rage, elle se leva soudain pour s'emparer d'une jarre Ming héritée de ses beaux-parents. Le vase, en grès émaillé bleu turquoise et aubergine, trônait sur un guéridon proche : il s'en alla fracasser le sol de marbre de la chambre et 25 000 dollars de céramique se dispersèrent dans la pièce. Malgré l'estafilade provoquée par un éclat vengeur, Mme Chang se sentit mieux tout à coup.

Personne n'était accouru. Et pour cause : son ennemie était partie au ravitaillement à Vivo City ; elle avait vu le taxi démarrer. M. Chang était à son bureau et Cho à l'école. La vie lui parut soudain plus légère.

Ne venait-elle pas de faire coup double ? D'une part, obtenir une facile vengeance à l'encontre de son mari, qui, outre la valeur

intrinsèque de l'objet, était attaché à ce vase comme à la prunelle de ses yeux, pour d'obscures raisons familiales. Mais ce n'était pas tout : elle le tenait, le motif de renvoi de Ratih !

Elle se rendit dans sa salle de bains, jaugea et soigna l'éraflure à la cuisse gauche que lui avait provoquée la chute de la jarre et revêtit un pantalon et une tunique d'un cœur apaisé, sans rien toucher au désordre de la chambre, avant de commander une voiture pour se rendre à sa boutique. Tout juste laissa-t-elle la chambre en courant d'air, afin d'accréditer la thèse d'une saute de vent soudaine, au cas où Ratih nierait farouchement la moindre maladresse.

Le piège était en place.



## XV

### L'aveu

Lorsqu'elle revint du marché, Ratih perçut tout de suite quelque chose d'anormal dans la maison, sans identifier quoi. Elle alla déposer ses courses dans la cuisine, puis entreprit de les ranger dans le réfrigérateur, le congélateur, les différents placards dévolus à cet effet.

Au bout de quelques minutes, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas frissonné à son retour Villa Paradise, comme cela lui arrivait d'ordinaire à cause de la climatisation trop fraîche que ses maîtres affectionnaient.

Elle fit le tour des pièces du rez-de-chaussée. Tous les appareils fonctionnaient et étaient correctement réglés. Elle consulta la station météo, qui lui révéla que la température ambiante était supérieure de deux degrés à celle habituelle. Quel était ce mystère ?

Elle se décida alors à monter à l'étage, vit



d'abord par la porte grande ouverte de la chambre des maîtres les voilages volant au vent, puis des éclats de céramique éparpillés sur le sol devant la baie vitrée. Elle courut fermer celle-ci, en évitant soigneusement les tessons, puis son attention se porta sur la crédence voisine : alors, elle comprit que le vase Ming, auquel M. Chang tenait tant, avait été renversé par les rideaux, agités par les rafales d'orage. Elle ne connaissait pas la valeur exacte de ce vase. M. Chang lui avait seulement dit qu'il valait « très cher ». Malheur !

Elle se prit la tête dans les mains, s'assit sur un coin du lit et passa en revue ses faits et gestes de la matinée. Rapidement, elle fut certaine de ne pas avoir ouvert la fenêtre ce matin-là. Elle avait fait la chambre après les départs du maître au bureau et de Cho à l'école. Il ne restait qu'une possibilité : la "tigresse" avait ouvert et oublié de refermer. Mais pourquoi aurait-elle ouvert, avec la chaleur qu'il faisait dehors ?

Ratih, bien vite, formula *in petto* une première explication : sa maîtresse avait voulu tirer vengeance de son époux, en l'attaquant, sur un terrain très sensible, celui de l'argent. S'il y avait une chose dont M. Chang avait horreur, c'était d'en perdre, aussi minime qu'en fût la quantité. Et selon ses dires, ce vase valait une petite fortune. Sans compter que c'était un

souvenir de famille.

Puis, Ratih, se ravisa. Cette explication ne pouvait être la bonne. Cela ne tenait pas la route. Que représentait un vase Ming, même de très grande valeur, par rapport à la fortune de M. Chang ? Une minuscule goutte d'eau ! Selon les cotations les plus récentes, la valorisation de Chang Pte Ltd n'était-elle pas de plusieurs centaines de millions de dollars singapouriens ? C'était ce qui se disait, du moins, entre maids, lorsqu'elles comparaient la situation de leurs maîtres respectifs.

Il lui fallait donc trouver une autre explication. Elle n'en voyait qu'une possible : la « tigresse » voulait lui faire porter la responsabilité de cet accident domestique qu'elle avait sans doute elle-même provoqué. Et lui demander de rembourser, même si le vase était assuré, ce qui était probable. Hélas, elle ne le pourrait pas et ce serait un motif de renvoi.

Impossible de faire disparaître les traces du méfait. Ce serait pire : on l'accuserait de vol. Pour un résultat identique, déshonneur en plus ! Ne lui restait plus qu'à attendre avec résignation la volée de bois vert qu'elle allait prendre.

Contrairement à ses attentes, ce fut M. Chang qui revint le premier ce soir-là. À peine était-il rentré qu'elle alla se prosterner devant lui,

les larmes aux yeux :

— Je vous demande pardon, M. Chang, mais en rentrant du marché, j'ai trouvé... le vase Ming de votre chambre... par terre... cassé.

D'abord ébahis, les yeux de M. Chang lancèrent soudain des éclairs, sa main se leva, puis se rabassa lentement. Ratih, qui avait esquissé un recul réflexe, ravala un sanglot et poursuivit :

— La fenêtre était ouverte et les rideaux volaient au vent ; pourtant je suis certaine de ne pas avoir ouvert ce matin.

©Pierre-Alain GASSE, novembre 2013.